

Des visages comme aventure

Par Jean-Michel Frodon

La vision du film se partage en trois temps, d'inégale durée. D'abord, durant une dizaine de minutes, le premier long métrage de Raphaël Jacoulot confronte à l'étrangeté d'un couple dont il ne se décide pas à éclaircir les rapports : amants ? frère et sœur ? mère et fils ? Ce garçon et cette fille ont un âge difficile à identifier. Le choix des comédiens, le refus de livrer les informations qui lèveraient tous les doutes, la manière de filmer cette jeune femme et ce jeune homme dans le quotidien sans éclat d'une ville de province, fabriquent un réservoir de fiction, de possibilités d'histoires, d'autant plus réjouissantes qu'elles sont alimentées par l'imaginaire du spectateur davantage que par des artifices de scénario. Exemplaire est à cet égard la découverte en deux temps du garçon, Thomas, d'abord par sa voix grave sur un répondeur, ensuite par son apparence de gosse boudeur lorsque Sabine l'entraîne voir la maison où elle a décidé de s'installer avec lui, loin dans la cambrousse, au bord du barrage et du lac de retenue.

Deuxième temps, celui du scénario et de ses artifices, justement : il s'avère donc que Sabine est la mère de Thomas, elle l'a eu à 15 ans, l'âge qu'il a à son tour. Il faut une poignée de plans pour que se dévoilent les ressorts psychologiques et le dispositif dramatique qui porteront le film. Ressorts : le refus de Sabine de laisser Thomas grandir, son rapport enfantin à ce garçon qu'on l'a autrefois empêchée d'élever et qu'elle veut s'approprier, la dérive vers la folie et le crime. Dispositif : celui d'un fantastique feutré, sans jaillissement surnaturel ou sanglant, par glissements et torsions progressives de situations banales, filmées dans une ambiance bleutée qui semble d'abord celle des brumes de la Franche-Comté en hiver, puis celle de l'âme glacée et obscurcie de la jeune femme. Sensation que, d'engrenages dramatiques en sens métaphorique de chaque décor, le film se boucle sur lui-même, se programme sans

échappatoire, au nom d'une « clé » énorme et dans un régime narratif cadencé et déjà très parcouru. On est au tiers seulement du film.

Et puis non. Le film va se sauver de lui-même, s'échapper de son cadrage, par l'une des plus belles voies d'évasion qui soit. Tout étant en quelque sorte réglé, il ne reste à Raphaël Jacoulot qu'une chose à faire, il va la faire admirablement : regarder le visage de ses interprètes. Bien sûr il s'est donné les moyens de cette évasion, dès le choix de Nade Dieu et Hadrien Bouvier. Physiquement, mais surtout pour ce qui est de leur visage, chacun d'eux habite une limite : elle entre adolescence et âge adulte, lui entre enfance et adolescence. Au-delà de cette incertitude première, qui est au cœur même du sujet du film, il y a l'hypothèse infiniment plus riche et courageuse d'aller voir seconde par seconde, éclat par éclat, ce qui advient sur deux visages.

Autant ce que font les personnages est prévisible et limité, autant ce qui se joue sur ces deux « scènes » semble subtil, inattendu. Barrage devient un film d'aventures à suspense, aventures de notre regard invité à une exploration de ces jungles, ces steppes, ces abîmes qui se tiennent tout entiers dans le visage de Nade Dieu et d'Hadrien Bouvier. Impossible ici de départager ce qui relève du « travail de l'acteur », du coup de génie du choix des acteurs, de l'art du cinéaste, de l'hyper précision du travail du chef opérateur (Benoît Chamillard). Le résultat est là, qui tient en haleine presque une heure durant, jusqu'à la fin du film et sans plus trop se soucier des péripéties que celui-ci continue de tricoter, pauvre coup de théâtre de la rencontre de la mère et de la copine du fils, inondation métaphorique, voisin sympa emprunté à la panoplie du film d'horreur... En-deça ou au-delà, Jacoulot aura réussi bien mieux qu'un suspense psychologique et policier de plus : un beau film mystérieux dédié à la face humaine.